

Ce texte ambitieux de Micah Harris se présente comme une vaste enquête mêlant habilement les thèmes de la Peur, des entités extra-terrestres (ou extra-dimensionnelles) qui se servent de celle-ci pour manipuler la race humaine, et des coulisses secrètes de l'Histoire. Figurant au premier plan de cette investigation se trouve Teddy Verano, l'enquêteur sur surnaturel créé par Maurice Limat...

Micah S. Harris: *La Fréquence de la Peur*

Floride, Louisiane et Texas, 1972

Par un beau matin du mois de juin 1972, Winnie Innsmouth était en train d'affûter ses capacités psychiques tout en sirotant un lait frappé. Soudain son attention fut distraite par un homme en conversation avec le hippie qui tenait *La Mare Aux Oies*, une boutique alternative qui faisait également office de salon de thé où l'on servait des glaces. L'authentique accent français de l'étranger se remarquait inévitablement dans cette enclave de Floride où dominaient les inflexions sudistes et la langue cajun.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda son amie Abby, brandissant la carte de Zener, dont elle dissimulait à Winnie le côté face.

– Cet homme avec l'imperméable..., dit Winnie.

Abby le regarda, puis se tourna vers Winnie.

– Je veux parler de la carte ! fit-elle.

– Hum, une étoile, lança Winnie, qui fixait toujours l'étranger.

– C'est un cercle, fit Abby. Ce qui te fait un score total de 2, 75 sur l'échelle de Rhine.

Abby plia la carte de Zener entre le pouce et l'index, visa, écarta les doigts et la carte, comme mue par un ressort, vola au-dessus de la table, heurtant Winnie à la mâchoire.

La jeune fille grimaça.

– Laisse tomber, dit-elle, observant toujours l'homme à l'accent français.

– Tu étais bien partie pour faire un score d'au moins 3, 25. Tu n'aurais pas dû relâcher ta concentration. Ce n'est pas comme ça que tu seras en forme lorsqu'Eerie Cain reviendra !

Abby regardait toujours l'homme à l'imperméable.

– On dirait un flic des Stups. Si Jeb a de la came sur lui, nous risquons fort de perdre notre point de rencontre habituel, déclara-t-elle.

Winnie se tourna vers elle et sourit.

– Ce n'est tout de même pas de perdre Jeb qui t'inquiète ?

– C'est un gars tellement malsain, tu le dis toi-même !

– Eh bien, Abby, si ses regards appuyés nous dérangent tellement, aucune loi ne nous oblige à porter des shorts moulants et des petits corsages ouverts sur le nombril. Tu pourrais aussi essayer de te souvenir de la manière dont on agrafe un soutien-gorge !

– Il n'y a pas que lui ! il y a aussi des gars *mignons* qui viennent à *La Mare aux Oies*, gémit Abby.

L'étranger tourna le dos à Jeb et s'appuya sur le comptoir en bois. Sur le phono à huit pistes qui trônait derrière le bar, David Bowie, dans son rôle de Ziggy Stardust, chantait *Starman* tandis que Jeb, dont la dégaine contre-culture tranchait avec la mise classique de l'homme à l'imperméable, laissait voir tout le déplaisir que lui causait la présence de cet intrus.

Le Français était grand, mince et rasé de près, avec un visage maigre et de courts cheveux bruns. Sous l'imperméable, il portait un costume de coupe moderne, la veste présentant de larges revers et laissant voir une énorme cravate. Malgré tous ces vêtements, il semblait frais comme un gardon dans la chaleur estivale et torride de Floride.

– Il vient par ici, dit Winnie.

D'un geste rapide de la main, elle rectifia sa longue et raide chevelure blonde, coiffée à la mode, et qui, comme celle d'Abby, dégageait des reflets bleu lunaire sous les projecteurs de lumière noire qui ornaient l'entrée de la galerie d'affiches voisine.

– Mesdemoiselles... commença l'étranger, et il leur sourit.

Puis, remarquant les cartes de Zener :

– Pardonnez-moi d'interrompre l'évaluation de vos aptitudes psychiques...

– Oh, ce n'est pas une évaluation, fit Winnie. Je suis reconnue comme étant un puissant récepteur... et émetteur. Il y a beaucoup de synchronicité en moi. Je ne sais pas combien de fois j'ai décroché le téléphone pour appeler Abby, et lorsque je le fais, la sonnerie n'a même pas le temps de retentir qu'elle est déjà en ligne.

– Stupéfiant ! dit-il.

– Ce n'est pas tout. Sur le sol de ma caravane, apparaissent souvent des cartes postales représentant des endroits où je ne suis jamais allée, mais où je compte me rendre.

– Eh oui, en vérité, *il y a plus de choses dans le Ciel et sur la Terre que ce que tous nos philosophes ont pu rêver*. Permettez-moi de me présenter. Mon nom est Teddy Verano.

– Salut. Je suis Winnie Innsmouth. Voici Abby.

– Winnie Innsmouth ? Je me trompe peut-être, mais ne seriez-vous pas parente avec les Innes qui possèdent la compagnie minière ?

– Si, dit Winnie. J'ai modifié mon nom de famille en signe de protestation, car j'ai pris le parti des Indiens lorsqu'ils ont contesté l'ouverture d'une carrière d'exploitation.

– J'ai lu ça. Heureux de vous rencontrer, Winnie Innsmouth.

Il sortit un portefeuille de la poche intérieure de son veston et en tira une carte de détective privé.

– Je suis un détective de Meta-cinéma Postmoderne, annonça-t-il.

– Vous êtes... quoi ?

– De temps à autre, la frontière qui sépare la fiction d'une image de cinéma et la réalité extérieure s'effondre et une entité, ou un événement, présents dans le film, pénètrent dans notre monde. Puis, à l'inverse, il y a les circonstances historiques ou les êtres qui appartiennent à la réalité, qui s'introduisent dans la fiction cinématographique et deviennent des éléments narratifs ou des personnages du film. Dans tout scénario, l'image du réel *devient* le réel. La pellicule est un palimpseste dont je racle la couche superficielle d'émulsion imprégnée de fiction pour laisser passer la lumière.

– C'est très fort, dit Winnie, les yeux écarquillés. Personne par ici ne va aussi loin que vous. Nous avons bien quelques gourous qui essaient, mais...

Verano sortit une loupe de bijoutier et une petite enveloppe en papier bulle.

– Voudriez-vous voir un exemple de mon travail ?

– C'est possible ? s'étonna-t-elle.

Elle sauta sur sa chaise et repoussa une mèche rebelle derrière son oreille.

– Je vous en prie, asseyez-vous, dit-elle à Verano.

Il prit place à côté d'elle et lui tendit la loupe, puis il sortit trois images de film 35 millimètres en noir et blanc. Winnie colla l'œil à la lentille et, se concentrant sur l'une d'elles, elle recula immédiatement en poussant un « Ouille ! » de douleur, comme si la lentille avait introduit une aiguille dans son œil.

– Oh là là, ça *fait mal* ! Elle souffre... !

– *Elle* souffre ? s'enquit Verano.

– Est-ce que vous l'avez piquée ? demanda Abby.

Verano passa le bras derrière le dossier de la chaise et attira Winnie vers lui.

– Laissez-moi regarder ! Je suis désolé, mademoiselle ; votre œil est un peu irrité. Votre vision est-elle... ?

Winnie le fixa droit dans les yeux et dit :

– *Je mange les Hommes Comme de l'Air*.

Verano sursauta et Winnie remarqua qu'il avait une expression songeuse qu'il n'avait pas eue auparavant lorsqu'elle avait parlé de ses dons psychiques.

– Qui est-ce ? Sylvia Plath ? s'enquit Abby.

– Non. *C'est* la femme la plus effrayante que j'ai jamais vue, déclara Winnie. Et sans doute... la plus angoissée. Ça vient d'où ?

– Du sol de la salle de montage.

– Pourquoi donc vous promenez-vous avec un judas portatif qui donne une vue sur l'enfer ? s'enquit Winnie.

– Mais une personne qui est en enfer ne mérite-t-elle pas malgré tout d'obtenir justice ? Cette femme est ma cliente.

Il sortit un mouchoir propre de la poche de sa chemise et tamponna doucement l'œil larmoyant de la jeune fille.

– Vous sentez-vous mieux ?

– Oui, merci, dit Winnie, prenant le mouchoir mauve assorti à la chemise de Verano et tapotant délicatement sa paupière inférieure encore humide.

– Croyez-moi, Winnie. Je ne pensais pas du tout qu'une telle chose pouvait arriver, fit-il en rangeant les images et la loupe.

– Eh bien, dit-elle avec un sourire. J'ai entendu à la télé un metteur en scène de cinéma dire : *Un film est éternel, la douleur est temporaire*. Ne vous inquiétez pas, ce ne sera rien.

Abby, qui surveillait Jeb en train de les observer, la mine renfrognée, lança :

– Ai-je bien entendu, vous avez dit « *judas sur l'Enfer* » ? Parce que, dis donc, mec, ici, nous n'avons pas du tout besoin du Anton Levey français.

– Non, Abby. La femme n'avait rien de démoniaque... pas dans le sens que tu imagines, en tout cas, fit Winnie. Puis elle regarda Verano : C'était plutôt une Furie.

– Pourquoi avez-vous récité précisément ce petit extrait de poésie ? s'enquit Verano.

– La phrase ? De la poésie ? Non, c'est le nom de la femme !

– Vous êtes vraiment très douée. Avez-vous déjà été évaluée professionnellement ?

– Fréquemment, dit-elle, lorsque j'étais à l'Université de Duke. J'étais tellement impliquée à l'Institut Rhine que mes notes ont commencé à baisser. Mais c'est pour une autre raison que j'ai laissé tomber mes études : je ne pouvais pas continuer à accepter l'argent de mes parents tout en protestant contre leurs actions, comprenez-vous ?

– Vous êtes une jeune femme intègre, déclara Verano lorsqu'elle lui rendit son mouchoir.

– Et vous... vous avez dû expérimenter personnellement de sacrés phénomènes psychiques, n'est-ce pas ? Vous avez visiblement les vibrations.

Verano inclina légèrement la tête. Lui et Winnie se regardèrent droit dans les yeux.

– Hé, mec, fit Abby. Je croyais que vous étiez un « chasseur de films » ! Dans ce cas, vous êtes bien loin de ce que vous cherchez. Personne n'a *jamais* fait de film à Citruston. Même si cela s'était pratiqué à l'époque du noir et blanc, c'est le genre d'événement dont les gens parleraient encore ici. Il ne se passe pas grand chose dans cette petite ville, vous savez.

Winnie regarda Abby d'un air entendu tout en fronçant les sourcils. Puis elle se tourna vers Verano avec un grand sourire :

– C'est ce qui rend si excitante l'arrivée de quelqu'un comme vous.

– À ce que j'ai compris, il se passe quand même pas mal de choses à Citruston, fit Verano. En dehors des polémiques concernant l'ancienne réserve indienne, vous avez ici votre propre, hum, « Big Foot », n'est-ce pas ?

– Vous voulez parler du « Rôdeur » ? dit Winnie. On l'appelle maintenant « Loulou », ou « Rôdeur de Louisiane ». C'est là-bas qu'il semble avoir atterri.

– Atterri ?

– Voyez-vous, fit Winnie, le complexe militaro-industriel... et j'ai honte de dire que l'entreprise de ma famille en fait partie... a transformé en décharge toxique le marécage où vivait le Rôdeur, tout comme le reste des terres de la réserve d'ailleurs. Il en a été chassé et il a dû se réfugier en Louisiane : il est donc devenu le « Rôdeur de Louisiane ».

– Ou Loulou, ajouta Verano en souriant.

Winnie lui rendit son sourire.

– Ou Loulou.

– Eh bien, si vous êtes venu enquêter sur le Rôdeur, plus vite vous serez en Louisiane, mieux ce sera, pas vrai ? intervint Abby.

Elle gardait un œil sur Jeb, qui venait de lui adresser un signe explicite en faisant glisser le bout de son index en travers de sa gorge.

– Je ne suis pas venu ici pour le Rôdeur. Je travaille pour la femme que vous avez vue sur le film, mais aussi pour le SDECE, l'équivalent français de votre CIA...

Abby bondit de son siège, prête à partir.

– Winnie, nous sortons d'ici tout de suite ! lança-t-elle.

Winnie, cependant, ne bougeait pas de sa chaise. Elle adressa un regard à son amie.

– Tout va bien, Abby. J'ai un... sixième sens pour ce genre de chose, d'accord ?

– Pas besoin d'un sixième sens ? Pas étonnant que Jeb soit contrarié ! Ce gars fait partie de l'Agence, section de Paris.

– C'est quoi le problème, là-bas ? cria Jeb de derrière son comptoir. J'veus ai bien dit que j'ai pas besoin qu'un gars des Stups du pays des mangeurs de grenouilles vienne ennuyer la clientèle.

– Tout va bien, monsieur Jeb, fit Verano, haussant la voix sans se retourner. Abby, asseyez-vous, je vous prie.

– Abby, s'il te plaît, dit Winnie, en lui désignant la chaise qu'elle avait quittée. Abby reprit lentement sa place.

– Nos deux pays ne sont pas alliés dans une sorte de conspiration générale, déclara Verano. En fait, la CIA est devenue notre adversaire. Ses agents ont, disons « emprunté » à mon gouvernement quelqu'un qui, d'après eux, aurait dû être incarcéré aux États-Unis et qui aurait échappé à leur vigilance.

– Incarcéré ? Le gars que votre gouvernement a prêté était donc un prisonnier ? s'enquit Winnie. Pourquoi était-il en prison ?

– Il a conspiré avec sa maîtresse pour assassiner sa femme. Ils l'ont littéralement fait mourir de peur en l'entraînant dans une série de faux scénarios qu'il avait conçus et réalisés lui-même.

– Attendez... maman m'a parlé d'un film qui raconte cette histoire... fit Winnie.

– Oui, *Les Diaboliques*. Et ce n'était pas seulement un film, je vous assure. L'homme que je cherche, Michel Delassalle, est bien réel. Et il a un talent tout particulier pour créer des scénarios de terreur très efficaces. Selon la version officielle, on pense que Delassalle se cache en Louisiane Française.

– Alors quand allez-vous faire comme Loulou et partir pour la Louisiane ? demanda Abby en inclinant la tête.

– Quand le moment sera venu ! rétorqua Verano, regardant toujours Winnie. Mon gouvernement est convaincu que les autorités de votre pays mentent quand elles prétendent vouloir emprisonner ici Delassalle, qu'elles souhaitent seulement qu'il continue à travailler activement pour eux sans en rendre compte à personne. Laissez-moi vous montrer une photo... celle-ci ne vous fera pas mal. Je vous le promets, ajouta-t-il avec un sourire.

– Bien sûr, dit Winnie, lui rendant son sourire.

Verano sortit une enveloppe en papier bulle d'une poche intérieure de son imperméable. Il l'ouvrit, en retira un cliché en noir et blanc et le glissa sur la table. Winnie y jeta les yeux. La photo représentait un groupe d'hommes assis dans une chambre d'hôtel bon marché en compagnie d'une séduisante brunette. Winnie se pencha sur la table, faisant mine de vouloir mieux observer les détails, en vérité dans l'intention de *se montrer* de plus près à Verano.

Son sourire s'effaça aussitôt et elle resta bouche bée. Puis :

– Mais cette femme est ma cousine, Diane Innes, fit-elle. Elle est à la tête des mines Innes depuis qu'oncle David a une fois de plus perdu la boule.

– Et ici...

Verano tapota du bout du doigt le visage d'un homme aux cheveux noirs, gominés et bien peignés, dont les yeux étaient comme des fentes ...

– C'est Michel Delassalle. C'est la dernière photo qui ait été prise de lui ; il était ici, dans l'unique motel de Citruston, juste avant sa disparition. Il y a quatre ans, à peu près à l'époque où votre

gouvernement a pris Delassalle sous sa garde, un film est sorti dans un nombre extrêmement limité de salles avant d'être retiré de la circulation. À ce jour, il reste interdit, bien que ce soit un des derniers films tournés par une grande vedette... Vous connaissez Boris Karloff, bien sûr ? Le producteur est mort très opportunément, ce qui a permis de retirer le film de l'affiche. C'est *La Chambre de la Peur*. Eh bien, pendant la seconde Guerre Mondiale, un auteur de grilles de mots croisés a un jour dévoilé les noms de code d'un projet secret conçu par les Alliés, peut-être tout à fait par accident. Ou peut-être...

Il adressa un sourire à Winnie.

– La synchronicité, dit-elle, lui rendant son sourire, toujours penchée vers lui, appuyée sur ses avant-bras.

– Oui, la synchronicité, fit-il. En tout cas, je crois que le producteur, comme cet auteur de mots croisés, a dû répondre de ses actes. Peut-être avec une issue fatale... Voyons, vous ne reconnaissez personne en dehors de la cousine de Winnie ? demanda Verano.

Les deux filles secouèrent la tête.

– Cet homme est un certain docteur Karl Mantell qui, d'après les brochures publicitaires, est le nom du personnage incarné par Boris Karloff dans *La Chambre de la Peur*. Et le dernier qui figure sur la photo est le docteur Warren Chopin, que vous et vos amis de la contre-culture devez probablement connaître de réputation...

– Oh, ouais, lança Winnie. Tu t'en souviens, Abby ? Jeb racontait que, à l'époque où l'acide était légal, il s'était porté volontaire pour servir de sujet d'expérience au docteur Chopin.

Verano haussa un sourcil.

– Oh ? Alors, il y a quelques années, votre sinistre ami, là-bas au comptoir, et le docteur Chopin ont été associés, c'est ça ?

Abby acquiesça.

– Winnie, tu n'aurais pas dû...

Verano leva les paumes en signe d'indifférence.

– Hé, fit-il, pas de souci ! c'était parfaitement légal à ce moment-là. Exact ?

Il posa ses mains sur la table.

– Pas de problème. Ce qui m'intéresse, moi, c'est *pourquoi* le docteur Chopin menait ces expériences. Il faisait des recherches sur la nature de la peur. Ses travaux ont été présentés au public, non comme des faits véridiques, mais à travers le film de 1958, *Le Harceleur*. Dans ce film, son nom de famille était Chapin. En bien, mademoiselle Innsmouth, voyez-vous une raison pour que la directrice des Mines Innes se trouve en compagnie d'un émule de Timothy Leary et d'un assassin ?

– C'est là toute la question, n'est-ce pas ? fit-elle.

Elle n'avait pas oublié que Jeb, derrière son comptoir, les foudroyait du regard. Elle se tapota le ventre.

– Il faut que je marche un peu pour éliminer ce lait frappé avant que les calories viennent s'accumuler sur mes hanches. Voudriez-vous m'accompagner, monsieur Verano ?

– Avec plaisir, répliqua Verano, se levant et se dirigeant vers la porte.

Abby attrapa le poignet de Winnie qui s'apprêtait à sortir.

– Mais nous devons écouter mon album de Crosby, Stills, Nash and Young, tu t'en souviens ?

– *Déjà Vu* ? Encore ? Non, merci.

Winnie haussa un sourcil et regarda à travers la vitrine Verano qui fumait sur le trottoir.

– Je préfère aller faire une balade avec monsieur Verano. Il en connaît un rayon dans le paranormal, et je pense que je l'ai impressionné.

– Peut-être qu'Eerie Cain aussi l'a impressionné ? Ça ne t'est pas venu à l'esprit ? C'est peut-être un tueur, et si tu comptes m'entraîner là-dedans et contrarier Jeb, très peu pour moi ! Je te laisse seule avec ce type.

– C'est d'ailleurs l'idée ! répliqua Winnie en souriant.

Elle gagna le trottoir. L'asphalte était brûlé par le terrible soleil de cet après-midi torride et elle sentit la chaleur à travers les semelles en caoutchouc de ses sandales. Elle prit Verano par le coude et l'entraîna un peu plus loin.

– Finalement, dit-elle, le gouvernement a bien fait de détruire l'écologie par ici.

– Mais vous étiez à fond du côté des Indiens, dans cette affaire.

– En tout cas, devant Abby et Jeb, je devais le montrer. En fait, à ce moment-là, *c'était* ma position et, au début, mes protestations étaient sincères....

« Ce que je veux dire, c'est que ça me mettait en pétard de voir les avocats de ma famille s'ingénier à faire traîner les procès pendant qu'on continuait à creuser sans relâche. Les Indiens n'avaient aucun défenseur digne de ce nom. Ils allaient être dépouillés de leurs terres avant que le moindre jugement soit prononcé. Alors, vu qu'ils n'étaient pas en mesure de se battre légalement, mes amis et moi avons organisé des manifestations pour les aider. Mais nous ne pouvions pas savoir... *Je* n'aurais rien pu savoir, s'il n'y avait pas eu le colonel.

– Le colonel ?

– Le colonel Whiteshroud. Il était venu jusqu'en Floride pour traquer le Rôdeur.

Tout en bavardant, ils allaient d'une boutique à l'autre et Winnie surprit soudain leur image reflétée dans la vitrine d'un magasin. Elle se mit à rire.

– Nous ressemblons à ce couple, dans *À bout de Souffle*, si ce n'est que mes cheveux sont bien plus longs que ceux de Jean Seberg dans le film. Puisque votre travail tourne autour du cinéma, est-ce que vous seriez capable de jouer la comédie, comme ça, vous savez, juste pour le plaisir ?

– Pourquoi pas ? répondit-il en riant, du moment qu'il n'y a pas Edwige Hossegor dans le générique. Mais dites-moi : comment ce colonel Whiteshroud vous a-t-il fait abandonner vos convictions concernant le conflit entre les Indiens et Innes ?

– Une fois, j'étais enchaînée, les bras en croix, sur un bulldozer. Il s'est avancé vers moi et m'a dit : « À ce que j'ai compris, vous appartenez à la famille Innes, mais, dans cette affaire, vous avez pris le parti des Indiens, n'est-ce pas ? » Je secouai mes chaînes et répliquai : « C'est évident, papa. »

« Il m'a dit alors que les membres de ma famille qui étaient dans les affaires maritimes avaient dû me parler de lui comme étant « le Pêcheur », surnom qu'il avait reçu après l'assaut donné à Innessmouth. Je lui rétorquai que je n'avais aucune rancune. Innessmouth n'était plus « notre » ville depuis le siècle précédent, depuis l'époque où l'économie s'était à tel point effondrée que les citoyens en avaient imputé la responsabilité aux Innes. C'est pour ça que, après les revers de fortune des Zadok, les habitants de la ville avaient enlevé le « e » d'« Innessmouth » pour se dissocier de la famille Innes.

« Il demanda si c'était également pour me dissocier de ma famille que j'avais modifié mon nom de la même manière, en adoptant « Innessmouth », sans le « e ». Je lui répondis que je voulais les piquer là où ça fait mal et que, d'autre part, je tentais d'établir un parallèle entre les massacres perpétrés là-bas par le gouvernement et ce qui se passait ici avec les Indiens.

« 'Jeune femme,' me dit-il. 'Le parallèle est encore bien plus grand que vous le soupçonnez.'

Winnie et Verano étaient à présent assis sur un banc à la peinture verte écaillée, à l'ombre d'un grand saule pleureur dominant un lac. Une brise légère soufflait sur l'eau.

– Que voulait-il dire ? s'enquit Verano.

– En suivant la piste du Rôdeur sur la réserve indienne, il avait découvert autre chose. Comme Innessmouth, elle était devenue le terrain sur lequel se développait une maladie ancienne qui ne devait pas être tolérée : un antique culte asiatique que les Indiens avaient amené avec eux quand ils avaient migré vers l'Amérique. Ces *dugpas*, comme le colonel les appelait, disposaient d'un bosquet sacré. Il les avait épiés là-bas, et il prétendait qu'il y avait, dans ce bosquet en particulier et dans la vie végétale de la réserve en général, quelque chose qui n'était pas *normal*.

« Nous avons eu pas mal de discussions à ce sujet. Voyez-vous, les Indiens entretenaient avec les plantes de la réserve une communication particulière. Leur manière de l'exprimer était de dire que les plantes gouvernaient la réserve, et qu'une remarquable harmonie s'était établie entre elles, les hommes et les bêtes. Un botaniste disait qu'il n'avait jamais vu une telle concentration de plantes sensibles...

– Vous voulez parler des « plantes à mouvement rapide » qui réagissent au toucher et à la lumière du soleil ? Comme les mimosas ? fit Verano.

– Ouais, mais la sensibilité de ces plantes-ci allait bien au-delà. Quand vous parlez de « mouvement rapide », vous pensez à une sorte de rétraction, et elles en étaient capables, mais elles pouvaient aussi se montrer agressives. Si vous approchiez trop près de certaines d'entre elles, elles exhalaient des vapeurs toxiques, ou crachaient dans votre direction un nuage de pollen, ce qui pouvait être grave si vous étiez asthmatique.

– Cela ne semble en effet pas très harmonieux, dit Verano.

– Oui, mais enfin, il y avait moyen d'y échapper ; il suffisait d'une seule expérience pour vous apprendre à garder vos distances, que vous soyez animal ou humain. Et *toutes* les plantes ne se comportaient pas de cette manière. Beaucoup étaient comestibles. Et celles que l'on cultivait étaient absolument *délicieuses*. Croyez-moi, on n'a *jamais* vu de maïs aussi jaune et aussi facile à détacher de l'épi lorsqu'on le mordait, ou des tomates aussi rouges et juteuses. Mordre dans les fruits de la réserve, c'était comme s'abreuver à une fontaine de jus frais.

« Les plantes avaient même réussi à apprendre aux animaux à ne pas s'approcher des jardins et des champs des Indiens. Le feuillage et les feuilles des plantes comestibles imitaient les impatiens, dont les défenses sensibles dégagent une odeur ou un goût désagréable quand on les mord. Ce genre de plantes poussait autour des cultures des Indiens et formaient une barrière défensive pour maintenir les animaux à distance.

« Et, si bizarre que cela paraisse, les plantes guidaient les Indiens vers le gibier. Elles chassaient *avec* eux, leur donnant des indications au moyen d'un système de sémaphore pour les conduire vers leurs proies... qu'ils trouvaient déjà mortes, récemment tuées sans aucune marque de violence.

– Comme si elles étaient mortes de *peur*, n'est-ce pas ?

Winnie regarda Verano et serra les bras contre sa poitrine ; sa peau nue eut soudain la chair de poule, et ce n'était pas à cause de la brise qui venait du lac.

– Uh-uh, fit-elle. Eh bien, nous n'avons pas parlé de tout cela pendant que j'étais enchaînée au bulldozer. Mais c'est ensuite devenu un débat permanent entre nous. Et, même si j'étais au début réticente à admettre que la réserve abritait ce culte *dugpa*, il y avait là un mystère qui piquait ma curiosité. En fait, c'était très excitant. Mais finalement, pour moi, tout se résumait à ce que je disais à Whiteshroud : 'Colonel, vous avez vu ce que produit ici l'écologie. Pour les humains comme pour les animaux, tout est beaucoup florissant quand ce sont les plantes qui gouvernent et non les hommes.'

– Alors, qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ? demanda Verano.

– Le colonel m'a présentée à un associé de la réserve, John-Marche-Sur-Le-Vent. Il a confirmé la présence des *dugpas* parmi les gens de son peuple ; ils étaient là depuis une éternité. Il m'a raconté les histoires de sa tribu concernant une « grande montagne de feu » enfouie dans la terre.

– Une montagne de feu ? s'enquit Verano.

– Il disait que leurs hommes-médecine, les *dugpas*, entendaient les arbres de la montagne engloutie qui les appelaient à travers le continent. Les *dugpas* buvaient un thé produit par les feuilles des grands arbres, un thé qui leur permettait de se souvenir d'une grande montagne de feu, vestige d'un monde où les plantes étaient mobiles et gardaient des troupeaux de bovins stupides pour prendre à cette viande ce dont elles avaient besoin et qui ne pouvait être fabriqué par synthèse chimique : la peur animale. Puis vint le jour de la dévastation : les continents furent déchirés, leur monde fut brisé, et les morceaux furent projetés dans le vide de l'espace.

« Ce fut ainsi que la montagne de feu arriva sur la Terre. C'est par la voix de la montagne que les *dugpas* avaient entendu les arbres les appeler. Elle parlait également aux plantes. L'esprit des arbres et des buissons fut totalement métamorphosé. Puis les Grands Arbres apprirent aux Indiens à communiquer avec cette végétation modifiée. Mais John prétendait que, lorsque les plantes les conduisaient jusqu'à un daim mort, ce n'était pas pour rendre service aux Indiens. Les Grands Arbres voulaient le leur *faire croire*, mais en vérité, c'était pour eux très secondaire. Les plantes étaient en fait des parasites. Elles les menaient vers le gibier uniquement après avoir poussé à son paroxysme la peur des animaux traqués et c'est de cette peur qu'elles se nourrissaient. Bien entendu, l'homme blanc devait ignorer ce secret des plantes.

– Mais alors, pourquoi l'a-t-il révélé au colonel et à vous-même ensuite ? demanda Verano.

– John a dit que les *dugpas* pensaient que, désormais, les plantes devaient s'étendre au-delà de la réserve. Depuis des siècles qu'elles y étaient cantonnées, elles n'avaient pas encore trouvé parmi les Indiens... celui qui est à la fois la porte, et qui se tient à l'extérieur de la porte, possédant la clef qui libère larmes et hurlements...

– Une porte donnant vers où ? demanda Verano.

– Il n'a pas voulu nous l'expliquer ; il a déclaré qu'il en avait déjà trop dit. La seule chose qu'il a affirmée, c'est qu'il était déterminé à ce que cette porte demeurât fermée. Mais le colonel était déjà au courant ; il avait appris, au cours d'un séjour en Asie, que les *dugpas* cherchaient toujours à pénétrer dans un lieu nommé la Loge Noire. Puis il m'a demandé si j'étais prête à me m'introduire avec lui, de nuit, au cœur du vallon hanté.

– Le vallon hanté ?

– Un bosquet de la réserve qu'il avait déjà visité. C'est une légende locale. Une nuit, j'avais déjà essayé d'y pénétrer avec une bande de copines, mais nous n'étions pas allées jusqu'au bout. Plus on s'en approchait, plus on se sentait observées par des choses qui avançaient parallèlement à nous à travers les bois. Mais je décidai de tenter à nouveau l'aventure.

« Cependant, à peine arrivions-nous dans le bosquet que je fus obligée de m'accrocher au bras du colonel. Je me sentais déjà observée ; le colonel, lui, ne paraissait pas affecté. Il avait, me dit-il, appris la façon de fermer son esprit à la peur auprès d'une secte de moines tibétains, à l'époque où il chassait les abominables hommes des neiges.

« Bref, nous avons fini par pénétrer au cœur de ce bosquet ; à la clarté de la lune, les arbres, aussi gros que des séquoias, étaient impressionnants. Prise d'un sentiment d'admiration, je m'écartai du colonel pour me diriger vers eux, levant les yeux vers leur cime.

« C'était une erreur.

« À une époque, j'ai été bénévole à l'hôpital, et j'ai assisté à des morts pénibles, intervenant après une lente agonie, au terme d'un combat contre le cancer, par exemple. Ce genre de mort dégage une odeur, et je la sentis soudain peser sur moi, émanant de ces arbres. En quelque sorte, ils la produisaient, *la simulaient* ! Je ne pouvais plus respirer !

« Je me mis à courir. En fait, je contournais les arbres et, – même si cela peut paraître incroyable, c'est pourtant la vérité –, en dépit de leurs racines profondes qui les ancrèrent solidement dans le sol, ils semblaient se mouvoir et prendre chaque fois une nouvelle position pour m'empêcher de leur échapper.

« J'entendais les cris du colonel qui m'appelait, et je pense que je serais encore en train de courir, complètement affolée, autour des arbres, s'il n'avait réussi à m'attraper pour me charger sur son épaule et m'emporter loin de là.

« Une fois à l'écart des arbres, il me laissa glisser sur le sol. J'étais à bout de souffle. Le colonel dit que, en dépit des barrières psychiques que son esprit avait élevées, la peur s'était manifestée en lui. Cet endroit, conclut-il, pourrait bien donner accès à la Loge Noire.

« Ce lieu que vous décrivez ressemble à la Chambre de la Peur ; peut-être la Chambre de la Peur est-elle l'antichambre de cette Loge Noire ? fit Verano. Je pense que le colonel pourrait m'être un allié précieux. Pourriez-vous me le présenter ?

Winnie secoua la tête.

– Vous l'avez manqué. Deux fois. Il est parti cette nuit-là pour Washington. À l'époque où il était encore « Le Pêcheur », il a réussi à gagner le respect des agents du FBI, et ils l'ont pris au sérieux quand il leur a dit que ce qui se passait sur la réserve représentait un réel danger pour la sécurité du pays. Non seulement les *dugpas* comptaient répandre les plantes à l'extérieur de la réserve, mais si des gens comme les Climatiques Clandestins venaient à découvrir ces cultures sauvages... Le FBI ne voulait pas prendre ce risque. Il fallait détruire les arbres anciens, mais aussi *toute* la vie végétale de la réserve, considérée comme une menace potentielle.

– Comment ont-ils procédé ? s'enquit Verano.

– Eh bien, d'abord, ils devaient reloger les Indiens. Je suis sûre qu'ils ont falsifié les échantillons de sol qu'ils avaient déjà prélevés, avant même d'introduire la toxine dans la réserve entière. Aucune vie

humaine n'était alors vraiment en danger, mais ils avaient ainsi la preuve qu'il fallait impérativement déplacer les Indiens.

« Ensuite, le colonel a fait larguer sur le sol le contenu d'un réservoir en plomb, une essence produite par des fragments de météorite récupérés en Nouvelle-Angleterre et qui s'étaient mis à fondre à la fin du XIXe siècle. Cependant, la flore de la réserve ne céda pas facilement et eut du mal à mourir. Ces plantes et ces arbres paraissaient en proie au *tourment*. On le percevait nettement. La végétation muette se tordait comme si elle était aux prises avec des forces aussi puissantes qu'elle et elle semblait éprouver les affres de l'agonie. Puis, une nuit, ce fut comme une aurore boréale qui se déploya au-dessus de la réserve, mais la lumière avait une couleur que personne ne parvenait à identifier... personne, sauf ceux qui avaient déjà pris de l'acide. C'était comme si la Terre elle-même avait été en pleine défonce, mec ! Et ça a marché ! Après cette nuit-là, tout s'est réduit en cendres et a disparu en quelques mois. »

Leurs ombres s'étiraient à présent sur le rivage en pente qui descendait vers le lac.

– Monsieur Verano... Teddy, dit-elle. Je sais que vous êtes en plein dans une affaire... deux même, en comptant la femme sinistre du film. Mais j'aimerais que vous fassiez quelque chose pour moi.

Elle posa une main sur la sienne.

– Et en fait, je pense qu'il y a peut-être un lien...

– De quoi s'agit-il, Winnie ?

– Il y a un garçon qui fait partie de mes amis... pas un petit ami... mais je le connais depuis l'école primaire. Aussi loin que remontent mes souvenirs, chacun de nous arrivait à lire dans les pensées de l'autre. Nous réalisions toutes sortes de tours ensemble. Je lui demandais de tourner le dos, de choisir une carte puis de mêler à nouveau le jeu, et je parvenais toujours trouver la carte qu'il avait choisie. Maintenant, à *La Mare aux oies*, je me livre avec lui à des duels psychiques avec les cartes de Zener. Il a même réussi à téléporter des objets... il les a fait disparaître en les faisant passer dans une autre dimension puis réapparaître dans la nôtre à l'autre bout de la pièce. Son nom est Eric Cane, mais il a été surnommé « Eerie » à cause de ses capacités paranormales.

Verano sourit.

– Vous aussi, vous déployez certaines de ces capacités, mais on ne vous a pas donné de surnom comme celui-là ?

Winnie lui rendit son sourire et pencha sa tête blonde.

– Ai-je l'air de mériter un sobriquet qui signifie « étrange » ?

Teddy admira les cuisses et les mollets musclés, mais féminins, dont le hâle brun contrastait agréablement avec le short en jean blanc qu'elle portait.

– Non, déclara-t-il. Je peux vous affirmer que non.

Elle eut un charmant sourire.

– Eh bien, Eric a disparu depuis déjà deux semaines. Il a peut-être simplement pris le large, je ne sais pas ? Il existe une Mecque secrète des hippies dont parle souvent Jeb qui aimerait beaucoup m'y conduire, mais je suis trop avisée par partir seule avec lui. Parfois, des filles acceptent de l'accompagner dans son fourgon pour y faire la fête, mais elles ne sont jamais avec lui lorsqu'il revient. Il dit toujours qu'elles sont simplement parties de leur côté. Comme les filles ne sont que de passage à Citruston, il n'y a pas vraiment de raison de s'inquiéter. Mais lorsqu'Eerie a disparu, Jeb a vu que je me faisais du souci, et il a lourdement insisté pour dire qu'Eric était parti là-bas, et qu'il était en train de s'éclater. Il disait que je comprendrais ça et que moi-même, je ne voudrais pas en revenir si un jour j'acceptais de l'accompagner.

« Mais depuis que John-Marche-sur-le-Vent a raconté que les *dugpas* cherchaient hors de la réserve celui qui est la porte et détient la clef de la Loge Noire, je redoute que, Eric ayant accès à cette autre dimension, *ils* aient pu l'enlever.

« Ils l'ont peut-être conduit dans le vallon hanté avant sa destruction et ils le destinent à être la porte et la clef. Dans ce cas, je pense qu'avec ce lien que nous partageons depuis notre enfance, je parviendrai peut-être à capter psychiquement ce qui lui est arrivé. Surtout s'il lui est arrivé quelque chose de vraiment... violent. Voulez-vous m'accompagner ?

Elle posa sa main délicate sur la sienne.

– Bien sûr, dit Verano. Pour compléter ma propre enquête, j’aimerais examiner le site de cet ancien bosquet d’horreur.

– C’est un peu loin, mais vu que tous les bois et sous-bois ont disparu et ne sont plus désormais qu’une plaine de cendres grises, il n’y aura guère d’obstacles. Un des journalistes locaux a cité John Milton pour la décrire : *une lande désolée*. Nous devrions pouvoir y aller et en revenir bien plus rapidement que le colonel et moi l’avons fait. De plus, il fait jour.

– À quelle distance est l’ancienne réserve ? s’enquit Teddy.

– Environ à un kilomètre et demi. Nous devons ensuite franchir une clôture de barbelés et continuer à pied.

LA SUITE DANS LE RECUEIL !